

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Départ. du Bas-Rhin

Schweighaeuser, Jean Geoffroy

Mulhouse, 1828

Bilstein

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

acquis beaucoup de célébrité dans l'histoire de Lorraine. On croyait y trouver la preuve que les ducs de cette province descendaient, non de Gérard d'Alsace, mais d'un frère de Godefroy de Bouillon. Dom Calmet a prouvé que ce titre était l'ouvrage d'une imposture tellement récente, qu'il s'y trouve des anachronismes relatifs à l'état des choses en 1540, année où l'on supposait qu'il avait été transcrit par l'ordre de l'empereur Ferdinand. Cette seigneurie fut achetée, en 1786, par M. de Dartain, dont la famille possède encore le château.

Ces contrées ont été pour notre province un des principaux théâtres des rassemblemens séditieux de paysans à la fin du 15.^e et au commencement du 16.^e siècle. Le premier eut lieu, en 1493, au pied de l'Ungersberg. Cette montagne fort élevée, située entre la vallée de Villé et celle d'Andlau, est remarquable d'ailleurs, parce que la tradition en fait dériver le nom de celui des Hongrois (*Ungarn*), qui, au 10.^e siècle, ont fait plusieurs incursions dans notre pays. On prétend qu'une partie de ces hordes errantes y fut cernée et exterminée. Ce nom se trouvant quelquefois écrit *Untersberg* (montagne inférieure), il est possible que cette tradition ne se fonde que sur une prononciation altérée de ce mot; cependant elle est confirmée jusqu'à un certain point par des passages d'historiens hongrois. On voit au sommet de cette montagne de grands monceaux de pierres d'une forme assez régulière pour qu'on les ait prises quelquefois pour les restes d'une construction antique; mais notre grès des Vosges prend souvent aussi cette forme par ses cassures naturelles. Lorsqu'en 1525 de nouveaux rassemblemens de paysans furent dispersés par le duc Antoine de Lorraine, une affaire très-sanglante eut lieu à l'entrée du val de Villé. On voyait jusqu'à la révolution les ossemens des vaincus entassés dans une chapelle près de Scherwiller. On en trouve encore aujourd'hui des restes répandus dans les champs.

L'abbaye de Honcourt, dont nous avons parlé plus haut, et qui était située auprès de la petite ville de Villé, fut dévastée dans ces temps de troubles, et ses biens furent vendus à l'abbaye d'Andlau par Léopold, archiduc d'Autriche, évêque de Strasbourg. Il en restait jusqu'en 1782 une église très-remarquable: construite en rotonde, et ayant une coupole appuyée sur dix colonnes fort élégantes; elle passait pour un ancien temple payen. Mais, selon les annales de Colmar, elle aurait été construite en 1186, et aurait même été renouvelée un siècle plus tard. L'abbesse d'Andlau a fait démolir ce curieux monument, qui n'a été remplacé que par une chapelle très-ordinaire.

BILSTEIN.

En s'enfonçant, en face de Villé, dans une vallée latérale, qui se dirige au sud-ouest, on passe d'abord auprès des mines de charbons de terre de Lalaye, riches en empreintes de fougères, de palmiers et d'autres plantes d'un monde préexistant au nôtre. On arrive ensuite aux ruines du château de Bilstein, situées au-dessus du village d'Orbeis, non loin du pied du Climont, montagne isolée,

remarquable par sa forme régulière, et de la pente occidentale de laquelle jaillissent les sources de la Bruche. Ce Bilstein n'a rien de commun avec le château du même nom dont il a été parlé dans la section de cet ouvrage relative au Haut-Rhin, pag. 8. Depuis qu'on en connaît l'histoire jusqu'aux fils de l'empereur Albert, il dépendait de celui d'Ortenberg et en a partagé le sort. Mais, au lieu de passer ensuite avec celui-ci aux Müllenheim, il fut donné en fief à différens seigneurs, et quelquefois divisé entre plusieurs familles. Les Hadstadt en ont possédé pendant long-temps la partie qu'on appelait le château inférieur. Un Louis d'Amoltern, aux ancêtres duquel la garde de ce château et de celui d'Ortenberg avait été confiée par Albert, y fut investi en 1435 d'un bâtiment dit *Ritterhus* (maison des chevaliers). On y voit encore aujourd'hui les restes de deux corps de logis, situés l'un plus bas que l'autre, mais assis sur le même rocher et environnés d'un fossé commun. Ce rocher est un schiste siliceux mêlé de plombagine, et le château lui-même était bâti de cette pierre brillante.

Selon Specklin, il était habité en 1476 par le chevalier Jean Marx, dont la famille (qui portait aussi le nom d'Eckwersheim) a occupé les premières magistratures de la ville de Strasbourg, et s'est souvent distinguée par sa valeur guerrière aussi bien que par ses vertus civiles. Au commencement de la bataille que cette ville livra, en 1262, à l'évêque Walther de Geroldseck, un Marx s'était avancé seul contre la cavalerie de l'évêque, et avait engagé le combat, en renversant le chevalier ennemi qui était venu à sa rencontre. Jean combattit, parmi les troupes de cette ville, à la bataille de Nancy, et fit prisonnier le riche comte de Nassau, qui servait sous les ordres de Charles le téméraire. Il conduisit son prisonnier au château de Bilstein, pour en tirer une forte rançon. La ville de Strasbourg le réclama, Jean n'ayant fait la guerre que sous ses bannières, et non pour son propre compte. Sur ses refus on envoya des troupes contre le château, et, au moyen d'intelligences qu'on s'y était ménagées, elles l'escaladèrent pendant que Jean Marx était à table. Il prit la chose en gaieté, et après avoir témoigné sa surprise de cette visite inattendue, il invita les assaillans à dîner. Le lendemain il les accompagna lui-même pour conduire à Strasbourg son prisonnier, qui paya une rançon de cinquante mille florins. Le même chevalier eut une fin bien tragique. Il avait un long procès avec le bailli épiscopal de Saverne, Antoine Wilsperger, homme aussi cruel qu'injuste, qui fit l'atroce plaisanterie (les Marx ayant dans leurs armes deux mains coupées) de jurer qu'il ferait de Jean un vrai Marx. Le guettant à Dambach, il le fit saisir par ses gens au sortir du bain, et lui trancha les deux mains. Jean, ne pouvant obtenir justice, et se voyant mourir, assigna Wilsperger au tribunal de Dieu. On ajoute que, lorsque cet ajournement et la mort de celui qui l'avait prononcé, parvinrent à la connaissance du bailli, qui se trouvait en ce moment à l'hôtellerie de la haute montée à Strasbourg, il tomba mort à l'instant, sans avoir la force de proférer une seule parole.